

Nomadaïme ou la nostalgie des origines

CHRISTINE CHEMALI

Centre de recherche sur
la poésie contemporaine de Pau, France

J'ai rencontré Hédi Bouraoui à l'occasion d'un colloque sur un des poètes de l'École de Rochefort¹ à Angers et aussitôt le contact s'est établi. Pourquoi ? Parce que nous nous sommes découvert des racines communes, et qu'en creusant nous sommes retournés au Livre, je veux dire à Byblos. Ma communication portera donc sur le recueil paru en 1995 aux Éditions du GREF sous le titre *Nomadaïme*. À la première lecture, j'ai eu l'impression d'une certaine nostalgie des origines mais, depuis que j'ai lu le prologue de la petite plaquette intitulée *Sfaxitude* parue aux Amis de la Poésie en 2004 où Hédi Bouraoui méprise la « guimauve », cette « nostalgie de pacotille » (3), je pense que je dois avant tout préciser ce que j'aimerais mettre derrière ce mot. En Allemagne où je travaille actuellement, on parle beaucoup d'« ostalgie » pour désigner le regret des gens de l'Est de leur ancienne république démocratique, regret engendré par la déception et la souffrance d'un régime qui ne donne plus satisfaction. Si l'on continue à

1. Il s'agit du colloque sur Jean l'Anselme en septembre 2002.

jouer sur les mots, le dernier poème de *Nomadaïme* intitulé « Nomadest » pourrait alors rappeler que le poète d'origine tunisienne est un peu trop « à l'ouest » quand il est à Toronto et que son désert lui manque. De même, le suffixe « itude » de *Sfaxitude* n'a pas seulement un goût d'Afrique, comme il est dit dans le prologue (4), mais de propension à l'étirement. En fait, je vous propose de concevoir cet « étirement » non pas comme une déchirure, mais, à la suite de l'auteur lui-même, comme une fierté, non pas comme un manque, mais comme un enrichissement².

Et cet enrichissement m'amènera à faire allusion aux mythes qui hantent ce recueil et lui font dépasser les frontières de l'indicible. D'abord, je voudrais vous parler d'Ulysse, ce grand voyageur au retour impossible qui peut se transformer en Œdipe, Jésus ou Noé quand il est chassé, persécuté ou sauvé provisoirement. Une fois l'héritage considéré, l'état des lieux constaté, le hasard lancé tel « Pégase » galopant « furieux sur l'éphémère »³, j'analyserai les efforts de Sisyphe pour remonter à contre-courant le fleuve en quête de son identité. Dans la tourmente surgiront des monstres tels que le Cyclope ou l'Hydre, mais aussi des victimes telles que Narcisse ou Prométhée soufflant le vent de la révolte. Enfin, l'Argonaute qu'est le poète aura conquis, tel Jason, la Toison d'Or et fait moisson de poèmes qui lui apportent réconciliation, sérénité et amour, même si la Tour de Babel menace parfois de se dresser à nouveau.

I. Un exil ou en partance⁴

1. Un pays

On sait qu'Hédi Bouraoui est né à Sfax en Tunisie mais qu'il a été éduqué en France. L'éloignement de sa terre natale lui a donc laissé

2. « Ni exil, ni aliénation de ce lieu privilégié. En l'abandonnant derrière soi, cela ne veut pas dire qu'on l'oublie. Plutôt, on le porte en soi, en bonne compagnie de son nom propre, et partout où l'on va [...] » (*Sfaxitude* 3).

3. « Guide » 49.

4. « Tes ailes néantifient et/Te charrient fulgurance du vent/Pierre angulaire des partances » (*Nomadaïme* 54).

une image assez globale et floue de ce qui constitue ses racines. En effet, il faut déjà dépasser la déception que le poème intitulé « Natal » engendre à cause de son manque de repères précis :

Dans le ciel brouillé poivré
Par ton absence
Tels étourneaux gazouillant les arbres
De ma ville à la tombée de la nuit
Tu ne connaîtras jamais la rayonnante sagacité
Que ton silence mordore à satiété (69)

pour constater que, dans le recueil, le poète ne donne que des lambeaux d'un paysage conventionnel : « les sables du désert » (11), « des bambous » (11), « les branches de mon olivier » (37), « l'oasis enraciné dans ma main » (33), « les rochers audacieux du lampion Saladin » (39). Au détour d'un poème comme « Amical », on peut compléter la couleur locale : « Finis les sauts du Kangourou/Dissous le vertige des Derviches » (63). Mais de quel pays est-il question quand le poète parle de neige : de la Tunisie ou du Canada : « En mon pays la neige tourbillonne » (75) ? Et quand le « tu » est associé au « je », la confusion est encore plus grande : « Je tréfonds dans ta Byblos/Aux boulimiques eaux phéniciennes » (70). Byblos, terre des origines, « terre immensément terrée » (84), « terre blessée » (86).

Il est clair que le poète s'intéresse davantage à une terre qui n'est pas marquée par des frontières, à une terre qui est celle de ses ancêtres berbères : « Mon chameau se balance/Ainsi naît la poésie/Agglutinée des Berbères » (18). Le poète a plus d'inclination pour les hommes que pour le paysage, et ces hommes, il les nomme ses « ancêtres » en général : « analphabètes mes ancêtres » (12), « les ancêtres, ces Marrons de l'oubli » (49). L'allusion historique aux Marrons exprime d'ailleurs le désir de liberté et la volonté de garder une identité : « Et les Berbères gardent encore/Le secret des diapasons » (40). L'identité se transmet par le chant « polyphonique » que « mes Africains » ont propagé et que la mer Méditerranée a colporté : « L'orageuse et sensible mer/Méditerranée nous métisse » (18).

Le problème est de retrouver « l'étoile du berger à l'équinoxe des trêves » (63) ou la « maison décharnée » (38) : « Mais où est l'Africain/ Des origines ? » (51) crie le poète aux « peaux bigarrées » (26), à l'espace « basané » (24), à la « rumeur antique » (26).

2. Un exil involontaire, ou Œdipe

Le poète, tel Œdipe, cherche à comprendre l'énigme mais « l'énigme ne se débusque point » (23), même à coup de démesure, d'orgueil ou d'ambition. Le secret des ancêtres est bien enfoui, peut-être dans un ciel « amputé » (20), « chauffé à blanc » (89) qui n'accueille plus les dieux mais qui continue à punir le héros : « je perds le sein/ Qui me lie au nombril Nunavut » (24). « Nunavut » c'est-à-dire « notre terre » en inuktituk, note le poète au bas du poème comme s'il voulait, au moyen de cette langue rare, signifier que, même dans le lieu protégé des Inuits, il n'a pas sa place car en effet, comme Œdipe, il est chassé de sa cité : « Parcours nocturne où nous sommes chassés » (64).

Il est donc condamné à lire sa vie « comme un jeu de tarot » (29), pleinement conscient de sa marginalisation : « Métèque de ce côté de l'étonnante lumière » (33) et du mal qu'elle entraîne : « Personne ne peut tuer le Virus insidieux » (32), « Seule la terre de pleins pieds foulée/ Répare les pertes de nos virginités » (30). « Olivier transplanté », « funambule de neige » (37), « oiseau elliptiquement migrateur » (42) sont les images qui surgissent de poèmes pour dire « l'abondance de rêves à jamais bannis » (28) d'un poète « assoiffé des hautes lunes » (71). La nuit est ce qui reste au « Paria insomniaque » (16) pour chercher « la vie perfusée/ Dans les ruptures de (ses) opacités » (69), dans « l'interstice des ethnies » (17) : « Aveuglée tâtonnante ma vie du fin fond/ Des nostalgies » (26). Aucune réintégration possible⁵ mais une « transvivance aux quatre coins des continents » (19).

5. « Il ne ponce l'air d'aucun seuil/ Même pas celui de son auteur // Et ne réintègre aucun continent » (65).

3. Un exil voulu, ou Ulysse assumé

En apparence, il conviendrait d'en déduire que cet exil n'est pas volontaire, ce qui pourrait être prouvé par l'emploi abondant des participes passés : « les maux diaphragmés », « marginalisée ma semence », la ville endormie », « rêves à jamais bannis », pour ne citer qu'un seul poème (28). Mais, en réalité, on s'aperçoit que, dans le poème intitulé « Exil », le poète s'identifie à Ulysse :

Ulysse nouveau-né je prends le large
Dans la fragrance des échanges sans nom (23)

Et que dire du Cyclope « qui creuse/Le superbe exil de l'exaltation » ? Cette errance, bien qu'« incurable » (66) est donc pour le moins acceptée. Parfois, le poète fait allusion aussi aux « doigts cassés » qui « errent à la recherche/D'une main qui fera éclore l'aurore » (20) ou aux « paupières errantes » (39), comme si le toucher ou la vue pouvaient relayer le corps empêché dans sa marche. Parfois également, le poète parle de cette quête au pluriel : « Plus nous nous foulons de rire/Plus nous nomadons dans la douleur » (33).

Le poète est assurément un nomade, mais l'emploi insolite du verbe « nomader » qui entraîne à sa suite toute une « caravane » d'autres verbes inventés comme « se labyrinther » (12), « se diapasonner » (71), « se paysager » (87), « brumer » (27), « astrer » (80), « cendrer » (84), « diasporaiser » (46), nous laisse supposer que, comme Ulysse, il va de découverte en découverte.

Cependant, ces découvertes, au lieu d'engendrer du plaisir, amènent la douleur que le poète décline en « maux » (28), « sueur », « angoisse », « regrets » (50), « agonie », « hurlement », « souffrance » (28), « chagrin » (33). Le poète recourt parfois d'ailleurs à la personnification pour mieux communiquer son angoisse : les attentes sont « plaintives » (31), les douleurs ont un « front crucial » (29). Il devient alors non plus Ulysse mais une des Danaïdes condamnée à verser de l'eau dans un tonneau sans fond : « Jamais comblée malgré la patience/Des sources vives » (33) tant sa soif de connaître est grande au point de le faire sortir du temps : « D'avion en avion je détraque/Le temps » (44). De « partance » à « nomadance » (66), il n'y a qu'un pas, mais « l'essentiel s'effrite » (66), et « la route est perdue » (58).

II. Une navigation à contre-courant, ou la nomadance

1. Les secousses

Comme Ulysse, le poète navigue « entre roc et gouffre » (52), de Charybde en Scylla et il est la proie du mal qu'il lui faut combattre à tout moment. Ce mal a déjà été évoqué au sujet de l'ostracisme d'Œdipe. Mais on peut aussi le trouver dans l'allusion à la trahison de Judas dans le poème intitulé « l'écrit » et généralisée dans un autre poème intitulé « Pillage sans merci » : « Tes épouvantails révéleront/Toujours la trahison » (40). En effet, Byblos est aussi le pays de la Bible et le poète oscille aussi « entre/Babel et Arche de Noé » (65), c'est-à-dire entre la damnation et la rédemption, entre le Mal et le Bien.

Mais qu'il s'agisse de Dieu ou des dieux, la foudre frappe « le Paria insomniaque » (16) et « l'Ambiguïté foudroie/Zeus et Poséidon » (51). « Ambiguïté », voilà un mot-clé pour caractériser la position d'un poète dont les racines ont été coupées de la même manière que le chagrin « tranche/Les bourgeons aux roses trémières » (33) et qui continue malgré tout à chercher du sens dans l'arbre où la sève peut se révéler « poison » (86), dans les « malentendus » et les « paradoxes » : « L'actuel sonde ces flambées de malentendus/Entends les paradoxes cueillir par surprise/L'étoile du berger [...] » (63). Rien d'étonnant alors que des oxymores surgissent de l'inconscient, à « l'insu » du poète ou au « su de l'inconscient » (24) tels le « vacarme nocturne du jour » (26) car le poète est « entrelacé » comme l'arbre « coincé/Entre plancher et plafond » (14) et cet espace interstitiel qui caractérise les ethnies (16) désigne également le poète perdu dans « le gouffre des dissidences » (63). Ainsi le poète se trouve « entre le son étouffé [...] et le hurlement nocturne » (28). Ces « ballottements » (32), ces « tangages » (70) font alterner notes d'espoir et de désespoir au fil des poèmes dont il suffit parfois de comparer les chutes pour avoir un aperçu de la « marée douteuse des intercessions » (23). Ainsi, le poème intitulé « Demain l'aube » finit sur une note positive, à l'inverse du poème qui suit et qui s'intitule « Livre ».

Face au doute, il ne reste au poète que deux solutions : ou « ancrer » ses « soupçons à la banquise du renouveau » (66) ou faire comme l'escargot « dans la coquille du doute » qui « lancine les antennes tronquées » (87). Quelle que soit la posture adoptée, le poète est bien pris dans les rets d'une « entre vie-mort » (« Levain ») :

Impossible de nous quitter... Paix
Dans le doute : rêve d'identité (64)

2. Les dangers, ou Narcisse

Et le pire c'est, qu'en se cherchant, il peut se perdre dans la contemplation de son moi, tel Narcisse :

Emboîté mon portrait que cernent
Des miroirs obliques
Moi malrêveur de ses effrois
Me voilà répercuté
Revenant multiple iconoclastant
Des fantaisies
Qui ne m'appartiennent plus (19)

Le moi glorieux qui croyait « gravir allègrement les promontoires [...] l'impur Narcisse » (25) est forcé de constater le « détour du même » (64), et ces miroirs le renvoient à sa condition de Prométhée enchaîné : « Des larmes d'onyx qui pacifient les monstres/Nous enchaînant aux miroirs et aux nuits » (11).

La malédiction règne en maître et le regard n'engendre qu'illusion, tromperie, mirage : « Mirage glorieux de Différence » (19). Quand le poète a recours à des artifices tels que le masque, il constate avec amertume que son « masque de miel et de sang » « trône sur un paravent » (12), c'est-à-dire qu'il ne lui est d'aucun secours. Et quand sa pensée veut relayer le regard, il n'est que « la proie du roseau pensant aux/Hésitations qui dentellent » (12). Bref, le poète ne peut que « cultiver » « les béances », et l'imagination n'engendre que de « tendres chimères ».

Rien à attendre donc du regard. En est-il de même pour la voix ? Hélas oui ! En effet, le poète trouve sa voix « défigurée », expression à prendre au sens fort : plus de visage, plus de masque, plus d'interprète,

plus de moi. Et la langue du poète « s'effrite » (17) dans le fleuve « morcelé » (38) de sa quête de l'identité. De ce fait, la syntaxe qu'il emploie exprime ces « sortilèges profilés » (12) et laisse apercevoir les béances, les gouffres auxquels il est confronté.

Je quête contact
 Ambigu se calque
 Hypoténuse en révolte
 Ma logorrhée, ma crise
 Décide le progrès
 D'un monde axiomatisé (44)

Et lorsque, enfin, le poète a fait surgir « des statues/ D'albâtre qui cherchent toute la vie leurs voix // c'est déjà la mort » (17), ce qui revient à dire que le poète, s'il a échappé au « miroir aux alouettes », se transforme en Sisyphe, condamné à porter son rocher vers le sommet, à revenir à la case départ : « vain le parcours ascendant de l'inusable » (23). Que le poète parle dans la confusion des langues après la malédiction divine, ou soit contraint au mutisme, les mots portent en eux « le silence d'outre-tombe » (28).

3. La révolte, ou le phénix

Cependant, « qui peut prédire quand le silence/Peut dire son dire ? » (58) demande le poète. Si le ciel est brouillé, même « amputé », la Tour de Babel peut s'abolir d'elle-même. D'ailleurs, dans un de ses derniers romans intitulé *Ainsi parle la Tour CN*, Hédi Bouraoui fait dire à la Tour 1 : « J'anti-babélise » (18). Et, face à l'éternel recommencement, il constate qu'« À chaque heure le tranchant rocher Sisyphe/Drapeaute son défi en manèges croissants » (49). Dans un acte de révolte, l'être humain affirme sa puissance. Mais d'abord, le poète a besoin de se nourrir de la fureur de l'autre, que ce soit « Pégase furieux sur l'éphémère » (49) ou un « Toi » qui « as su mesurer [...] L'énergie qui fait vaciller les cimetières » (25). Et alors, face aux « houles insoumises » (52), le poète peut entrer dans l'action qui s'exprime par la force des verbes : « vivre la force du flocon » (75), « spasmodire le masque » (80), ce qui lui fait affirmer que « désertier c'est culbuter les cimes » (42).

Et, en effet, cet acte iconoclaste permet au Moi de se constituer dans le refus et la révolte : « Je refuse de me retirer du livre/Même le septième jour/Pour être ce que je suis, ce que j'écris » (20). L'insolence est l'arme de ce Prométhée déchaîné : « J'ai bâti/Toute une cabale où nous voguions insolents » (15). La mer déchaînée et dangereuse ne fait plus peur, et le poète envisage l'avenir avec confiance, ayant mis fin à la recherche des « phares-nostalgies » (30), ce qui lui fait employer un futur prophétique comme un oracle : « la tête haute, nous cendrerons les plombs de la passion » (84). Tout est possible dans cet espace ouvert « Dans l'estuaire des contre-temps » (73) où le poète fortifié peut nager à « contre-courant » et échapper ainsi à la mort :

Moi saumon vivant je remonte
A contre-courant ma vie (57)

Mais cette fois, il ne s'agit pas de se mettre en quête de ses origines, mais, tel un phénix, de ressusciter :

Je brûle le temps, un pan de ma destinée
Se cendre
Je renaiss attends prête à cerner l'évasif (27)

Certes, l'espoir peut n'être qu'un « bouquet », la révolte « illusoire » (29). Il n'empêche que le poète, confronté aux monstres, ballotté dans tous les sens, enchaîné, cloué, perdu dans son image, proclame sa victoire, et que son « verbe sauvage », « pousse Bourdon entre/Babel et Arche de Noé » (65).

III. Vers la patrie des mots, ou l'accordance⁶

1. À la conquête de la Toison d'Or

L'« Explorateur des Océans du Tendre » bâtit ainsi des « univers » (23) et découvre « de nouveaux trésors dans cette terre immensément terrée » (84) qui sont la « sincérité », le « besoin d'être soi/Avec soi avec l'Autre », « la sérénité de l'amitié », « la claironnante lumière de l'approbation ».

6. « [...] le corps se paysage/Dans l'accordance :/Réveil fruité du deire-éclat » (87).

Le poète peut aborder dans un monde où « des doigts sculpteurs » « se mettent à perler », où « des larmes d'onyx » « pacifient les monstres » (11). Il est celui qui retrouve la source : « Solitaire, dans le fleuve morcelé, j'amarre/Le silence au sein source intarissable » (38). Son voyage est celui de Jason, et sa force réside dans le désir de consolidation d'un édifice branlant comme les mots annexés ou la syntaxe vacillante : « Les mots détournés par légitime rivage/Consolident les frontières de l'égarement » (64).

Cette volonté d'expliquer le monde, de ramener à la surface ce trésor de mots s'exprime au moyen du connecteur logique « ainsi » qui colmate les failles et confirme la victoire sur le doute : « Ainsi tu retrouves en toi/Le fuyant équilibre/Pour l'accolade du printemps » (86), pour n'en donner qu'un exemple.

Ce « torrent de mots gaulés » (38), ces « paroles étoilées » qui « marquent le sommet » (13) constituent une anti-Babel non pas seulement au sens de la révolte mais de l'union, non pas de la discordance mais de l'accordance car, si « les résidus de langue/Grattent l'alphabet des voyages » (53), cela signifie que le poète a réussi à trouver sa route, à bâtir un pont. Et ce pont, n'est-ce pas aussi « l'arche de l'alliance », la confirmation du sacré et de l'appartenance à l'espèce humaine grâce à la Loi ? N'est-ce pas aussi tout simplement l'arc que le poète décline en « arc-en-ciel » (dédicace), « arc-en-veines (11), « arc-en-terre » (71), « arc-en-âmes », « arc-en-désert » (89) ?

En fait, le poète n'oscille pas « entre Babel et Arche de Noé » et ne pousse pas « Bourdon » (65). Il passe plutôt de la scission à la fusion, de la « séparation » à « l'accordance », du désespoir à l'espoir ou à l'espérance⁷ : « Des mots prêts à éclore adressent/Aux images un salut évasif » (13), et il tend la main à tous les hommes qui peuplent l'univers. C'est dans ce sens qu'on peut interpréter les hommages rendus à certains écrivains ou poètes comme Pascal (24), Hugo (30), Baudelaire (72), Claudel (83) ou Poe (dernier poème). Intertextualité

7. Les deux mots sont employés dans ce recueil non pas en opposition mais en accord.

qui se double d'une capacité à associer des mots entre eux, des « mots-valises » comme on a coutume de les appeler, des mots qui permettent d'inventer une autre route : par exemple : « fendre-cœur », « dire-éclat », « corps-village », « sève-poison ». Sève qui peut devenir le contraire en « inverses images » où le poète s'amuse à changer le sens des mots, à le dévier de sa trajectoire comme « L'inter-dit » (26) ou le « Dé-livre » (11) ou encore à le décomposer dans un but inverse à celui de la cohésion comme « en-têté » (49).

Et souvent tout se joue dans la dérision : « La dérision avouée se prend pour/Départ ruptures et remontrances » (80) et un mot dévié ou décomposé marque un nouveau départ comme le titre d'une section, « Migration noétique », qui, en substituant une lettre à une autre, sème la confusion entre « poétique » et « noétique » pour aboutir finalement à une nouvelle symbiose telle que « ma flam'alliance » (81), « mon corpoème » (16).

2. Le chant de l'É-crit

Ainsi le « verbe » se « réverbère »⁸ et du livre jaillit la « dé-livrance ». De nomadance en délivrance, le poète a fini par « capter l'E-crit/Orbitant le monde ». Les livres constituent « une pure médiation » (39). « [...] la langue/Desserre son étau » (« Réconciliable », p. 15) et des mots s'échappent tels des oiseaux prêts à conquérir l'univers, à effacer les malheurs : « Parfois le vol sublime d'un mot lézarde/Les regrets et les errances » (26). Et parfois même, le poète se laisse entraîner par la métaphore filée, filante comme « le poème barque sur les vagues des paris » (52).

Les mots-oiseaux, symboles de délivrance et de liberté sont d'ailleurs souvent associés à l'emploi de la forme pronominale dont le poète abuse et qu'il associe à l'inversion du verbe pour exprimer la valeur sacrée : « S'envolent les étoiles ivres de rosée » (11), « Se glanent mots et images » (14), « S'oblitére l'horizon du goéland » (70), pour ne citer que quelques exemples. Envol et non plus éclatement car les livres

8. Titre d'un poème (16).

« pendentifs », « feuilles mortes / Sur l'arbre de la vie / Sous l'éclat néon » « renaissent » (14), mais non plus de la volonté tenace du phénix, mais du « miracle de (la) voix qui joue / À cache-cache » (12).

Et, en effet, dans le recueil, on peut remarquer que le poète développe le champ lexical du bruit, tel Orphée se servant sans fin de sa lyre au moyen de noms comme « ma tendre parole » (12), « une note englobante cymbale » (27), et de verbes qu'il rend transitifs pour mieux exprimer la médiation tels que « carillonner » (« le timbre chaleureux ») ou « vocaliser » (« la vision »). Mais pour rendre ce chant encore plus étrange, encore plus insolite, le poète ne craint pas non plus de transformer un nom en verbe : « Nos traces indélébiles // Diapasonnent » (71). Désaccord, accord ne sont plus antithétiques mais s'harmonisent. Le poète ne se contente pas d'aligner des mots, mais de dépasser le conflit, « le gouffre des dissidences » (63) et d'accéder à « la lumière fugitive dans la mémoire / De mes pays voilés / Riant sur une plage quadrillée » (12). Plage ou page ? Confusion voulue pour passer de « l'euphonie » (28) à « l'euphorie ».

3. La femme « d'entre les lignes »

Après avoir longtemps cherché à naviguer à la suite du poète sur une mer houleuse et finalement fructueuse, il est temps de se demander à quelle personne, en dehors des monstres et des chimères, le poète est confronté. À lui-même sans aucun doute au poème intitulé « Devine » (29). Mais aussi à une femme : « Toi Absente libère les horizons / Toi Sourire allumé à la première vision » (15), « Toi / Ma Mutante » (26). Une femme bien bizarre qui ressemble davantage à la mer, et en jouant sur l'homonymie, à celle qui lui a donné le sein, car, dans les trois cas, il s'agit d'une « Mère-nature ». De plus, le poète établit bien un lien entre un « je » et un « tu » dans le poème intitulé « Mon tu » :

Mon « Je » peut dire ton « Tu »
 Ton « Tu » peut dire mon « Je »
 Quand « Ils » se taisent au
 Participe présent et non
 Au passé simple

Ni jeu Ni enjeu...Mais
 Jour nouveau...Aube des
 Différences qui éclairent nos
 Transparences communes :
 Rosée précaire sur l'herbe indocile
 Un jour d'été⁹

Et, si l'on se penche sur les « attributs » du « Tu », nul doute qu'ils sont bien ceux d'une femme en chair et en os : « ta langue, cataracte de miel » (82), « ta peau mitoyenne » (79), « ton sexe croissant de lune » (82), « ta vulve » (81). Mais elle est aussi imaginaire, et ne peut pas être réduite à une seule interprétation. Tous ces éléments du corps féminin trouvent un écho chez le poète : « ma bouche » (82), « mon regard » (85), « ma main » (81), « mes doigts cajoleurs » (71), « mes doigts soleils » (81), « mon corps » (44).

L'étreinte semble donc bien réaliste : « je déshabille, savoure ta nudité » (15), « nos bouches à l'unisson » (81), « nos corps se diapasonnent » (71), « s'accomplissent » (90). Et le mystère des origines ou l'opacité du dire semblent devenir clairs comme le poème qui porte ce titre :

De ma faille je n'éclate point
 Rectiligne
 Tel masculin orgasme
 Mais méandre
 Ondulant ses clapotis poussifs
 Telle féminine étendue

 Ainsi croisés
 Les désirs se marient et glosent
 Miracle bourgeon de vie tatouée
 Nos traces indélébiles

 Diasporaisent des voix étranges (46)

Mais, si l'on examine de plus près ce poème, on s'aperçoit qu'il s'agit d'un « je » plutôt féminin, siège de désirs « croisés » et lieu d'une « diaspora », c'est-à-dire d'une rupture. En effet, si le Moi se désigne comme « le sobre des sentiers » (71), il considère la femme comme

9. « Mon « Tu » (43).

« pirate des airs » et des mots (40). C'est elle la « guerroyante » (80) qui tranche « les têtes vociférantes de l'Hydre » (79), qui émonde les arbres (86). Femme à « la folie faconde » (80), Médée castratrice (85). Mais aussi Maîtresse du Monde : « tes ailes » (54), « ton ciel de printemps » (75), « ton désert » (33), « tes astres » (71), « ton sourire lunaire » (27), « tes vagues » (80), « ton entre-deux mers » (81).

Femme-paysage, femme qui se reflète dans Byblos, la cité du Livre : « ta Byblos » (70), « tes livres » (75), « ton poème » (86). En somme, « la femme d'entre les lignes », celle dont parle Hédi Bouraoui dans un roman paru aux éditions du GREF en 2002 où l'amour du narrateur pour Lisa est un amour fusionnel¹⁰ comme le « corpoème » dont parle le poème intitulé « Verbe réverbère », et qui lui permet d'écrire : « Mon errance célèbre ses noces dans l'action / À la fois feuille et papyrus, encre et sang, os et vocable » (20).

En effet, le poète a des « bras avides d'enlacer / De tendres chimères semant / Peut-être / Un grain de vérité » (14). Et sa tâche est de ramener par sa lyre Eurydice à la lumière du jour, de sauver de l'oubli ce qui mérite d'être aimé : « Te voici éclore après l'orage / Et je m'hypnotise à t'idylliser » (71). Le poète sait bien qu'il peut tomber dans le piège : « la mise en scène de ton visage tue / Le fantasme de mon regard » (85). Il sait aussi que la semence indicible qu'il invoque ne sert qu'à « désabuser les sanglots » (16). Cependant, son regard « incandescent veille / Sur l'ombre frêle et épuisée » (32). Et il préfère « voyager en quête d'un être aimé », d'un « migramour » comme il l'écrit dans *La Femme d'entre les lignes* (131), ce qui fait retourner ce « nomadisme » au Même : « les sexes se racinent dans l'offrande / Illimitée du Même » (72) et célébrer « les retrouvailles après la séparation » (89), c'est-à-dire retrouver ses origines, « cette jouissance / Indicible de l'enfant » non séparée de sa mère (mer).

10. « Pourtant lorsque le soir, Lisa se déshabille puis se glisse dans les draps blancs, c'est « pour bien être dans tes pages, pour respirer le débridé de tes mots et m'enivrer de leur odeur fauve », dit-elle. Alors elle s'abandonne aux rythmes de mes vers qui la pénètrent de tous les sens [...] et tous deux, nous disparaissions dans l'extase, dans la fluidité des mots » (23).

Alors résolument égocentrique ? Non, car le poète cherche « l'Écho-lecteur » par le « télévoyage » de son livre (11). Écho rappelle bien sûr la nymphe punie, mais signifie aussi la répercussion de la voix « chantonnante » (75) du poète qui, au moyen de son chant étrange, bâtit des arcs dans le ciel et dans son recueil pour trouver la complicité d'un « tu ».

Ce silence prégnant telle alchimie curieuse mutant
Le nid voluptueux de la mer arpège
Et le chaos luxuriant fondateur de notre complicité

Ce soir les corps s'accomplissent miracle d'éternité
Dans l'étreinte d'un seul instant qui cycle l'univers (90)

Ainsi le recueil *Nomadaime* m'a amenée à développer les différents sens de Byblos, à la fois terre des origines, mais aussi de la Bible et du Livre, et à évoquer les plus grands mythes pour comprendre ce poète qui signe son recueil par un dernier mot comme « l'univers ». Rien de surprenant au fond, car c'est le domaine d'un homme qui tente, grâce à la passion des mots, de naviguer entre trois continents qui lui sont chers pour sortir des limites du temps et vaincre le courant mortel qui peut l'emporter. « Hasard [...] Contradictions [...] Et Certitude [...] », écrit-il dans le poème intitulé « Foi » (75). C'est ce que j'ai voulu prouver car, malgré l'exil, malgré les paradoxes, le poète garde la certitude qu'« à la lisière (des) excès » il « dévie l'hiver/ Et sème dans tes yeux le fructidor du consentir » (75). J'ai donc dit « oui » à Hédi Bouraoui et me suis fait pour un moment le réceptacle de ce recueil. De partance en nomadance, de nomadance en errance, d'errance en accordance [...] À quand la nouvelle alliance ? Peut-être dans le prochain recueil dont le titre sera *Liv'Errance*...